

La Fete des Rois

L'EPIPHANIE est, dans son sens exact, l'apparition de Jésus aux Gentils; elle est, dans son sens étendu, la révélation de l'idée chrétienne au monde païen.

Nul n'ignore l'histoire des rois mages, Melchior, Balthazar et Gaspar, venus tous trois d'Arabie jusqu'à Bethléem, guidés par une étoile pour déposer au pied du berceau de l'Enfant l'or, l'encens et la myrrhe, les trois symboles de la toute-puissance.

Dans les premiers temps de la chrétienté, la commémoration de la naissance du Christ se confondait comme date avec celle de la venue des rois mages, mais, vers le cinquième siècle, l'Eglise d'Occident scinda les deux fêtes et, dès lors, la Nativité de Jésus fut célébrée le 25 décembre, jour de Noël, tandis que l'Epiphanie conserva sa date du 6 janvier.

Quoi qu'il en soit, la tradition demeura la plus forte et Noël ne sut pas accaparer à son seul profit la joie populaire. Le 6 janvier en garda sa part et la fête des Rois, si elle fut instituée en souvenir des rois mages, s'inspira aussi des us et coutumes du monde ancien.

Or, dans la société païenne, il n'y avait pas de festin sans qu'un roi n'y fut désigné. Les attributions du "roi de la Fève" ne furent donc qu'une réminiscence de celles du "roi du festin" avec cette restriction que cette royauté éphémère ne s'exerça plus qu'une fois l'an, le 6 janvier, jour de l'Epiphanie.

Après avoir analysé succinctement l'o-

rigine disparate et de la fête de l'Epiphanie et des divertissements qui l'accompagnent, je veux brièvement retracer ici, à travers les âges, l'historique de ces réjouissances et en souligner au passage les points saillants.

Je sais n'avoir à apprendre à personne d'où vient le titre de "roi de la Fève", mais peut-être la jeune génération ne connaît-elle qu'imparfaitement le cérémonial qui était observé jadis lorsque l'on "tirait les rois".

On nommait au début de la réunion un Président—personnage que désignait ou son rang ou son âge—qui, avant d'entamer le gâteau traditionnel, ordonnait au plus jeune garçon de la famille de monter sur la table.

Alors le Président coupait un premier morceau.

"Pour qui cette part? disait-il, à haute voix.

—Pour le bon Dieu," répondait l'enfant.

La "part du pauvre"—ainsi se nommait le premier morceau—était aussitôt mise de côté et appartenait de plein droit au premier pauvre qui la venait réclamer.

"La "part à Dieu," s'il vous plaît?" disait le miséreux. Et l'enfant la lui donnait. C'était, je vous assure, une fort touchante et gracieuse coutume.

Et une coutume très ancienne, car, après les Gaulois, nos pères, depuis les barons féodaux jusqu'au dernier des croquants, chacun en France, au moyen-âge, fêtait les Rois à qui mieux mieux.